

# POUR LES ENFANTS DE NOS GRAVES LECTEURS

## LA GRIBICHE

Pauvres citadins, connaissez-vous les charmes d'une promenade automnale à la campagne ? Avez-vous respiré le parfum des feuilles mourantes ? Avez-vous écouté l'adieu mélancolique de l'oiseau au bosquet où, dans la brise, se balance le vieux nid des jeunes amours ? Avez-vous ?... Mais non. Quand octobre, de sa palette d'artiste, couvre de splendeur l'éérable canadien, vous avez repris le chemin de la ville. Hélas ! et moi aussi... Mais, grâce à Dieu, me voici en congé à la maison paternelle, à ce doux sanctuaire de l'amitié familiale. Et les souvenirs m'assailent. Je me revois, petit enfant, dans les prés à la suite de mon père. Je me revois, petit gars, à la voix impérieuse comme un vieux moineau, ferme, décidé, toujours prêt à revendiquer auprès des "grands" mes droits sans cesse en conteste. Je me revois... les guides dans les mains et conduisant ma vieille *Gribiche*.

Au fait, *Gribiche*, je vous l'ai présentée toute vieille, toute cassée. Son histoire, l'histoire de sa jeunesse j'entends, n'aimeriez-vous pas la lire ? Tant de fois les "grands" me l'ont racontée que, sans le moindre écart de mémoire, je puis maintenant la redire.

Par un soir de juin, mon père arrivait de la ville avec, amarré derrière son cabarouette, un jeune cheval. A l'instant, toute la maisonnée est sur le perron. Un cheval de la ville qui arrive chez des habitants !

"Oh ! la belle bête ! la belle bête !" s'écrient toutes les voix. C'est qu'elle était belle en effet : un poil soyeux, gris-

beige, un crin ivoire, épais, souple, soigneusement taillé,— non à la garçonne, — un cou élancé, un œil flamboyant, un port de coursier, un air de distinction sans pareil.

Aux exclamations et aux questions qui s'entre-croisèrent quand mon père entra pour son souper, il répondit simplement : " Eh ! oui ; un cheval de la ville, quoi ! acheté d'un maqi ignon qui stationnait près de la Terrasse . . . "

Pendant ce temps, le fermier introduisait la nouvelle venue dans ses domaines. Il lui présenta " La Rouge ", notre ancienne jument, déjà sur l'âge. Un hennissement aigu, voilà la salutation qui ne parut guère sympathique. Un plat d'avoine adoucit l'aigreur de cette première entrevue.

Le lendemain, pour acclimater la bête, quelques heures de pleine liberté dans le grand clos tapissé d'herbe tendre et de trèfle rose aux parfums alléchants. Ivre de plaisir, la *Gribiche* traduisait ses sentiments par des courses, des bonds, des hennissements joyeux et retentissants. C'était un enchantement de la voir, les naseaux levés pour humer la brise, la queue en panache, les oreilles fièrement dressées pour noter les premiers chants du renouveau ; elle, dès ses jeunes ans, égayée par la fanfare de la Terrasse Dufferin, écoutait ravie la musique fraîche qui s'échappe, en harmonie cristalline, de la course du ruisseau dans la prairie, du déroulement des jeunes feuilles dans l'air embaumé, des coups d'aile et du gazouillis des oiseaux en train de se fixer parmi nous.

Ses transports touchaient à la frénésie, quand mon père, plat d'avoine en mains, alla la chercher pour l'atteler sur le cabarouette, en route pour le village . . . Elle secoua la tête d'un air de mépris à la vue du cabarouette, pourtant fort respectable, et, d'une bouche, s'éloigna de la maison, sans tenir compte des " Wo ! . . . arrié ! " qui retentissaient en arrière d'elle.

A l'entrée du village, la croix, comme un arbre d'espoir, étend ses bras sombres dans l'air limpide. Mon père levait sa grosse calotte pour saluer, quand la *Gribiche*, en trois

bonds, fait craquer le cabarouette et sursauter mon père qui perd sa calotte et ne songe plus qu'à se tenir ferme. *Gribiche* fermant l'oreille à tous les commandements, file comme un trait à l'autre bout du village.

“ Sapristi ! Comme t'es rétif ! . . . J'vas pourtant te dompter. Tantôt, je t'apprendrai qu'à la campagne, on s'arrête pour saluer les croix et les clochers. Faut du respect pour les choses saintes. Tu connais pas ça, toi, t'as toujours vécu à la ville. J'vas t'le montrer quand on reviendra.”

Toujours au train rapide, nouvel essai, au retour, de passer à l'épouvante ; mais mon père la retint si fortement qu'elle s'arrêta net et fit son geste de réparation devant la croix. Trois exercices suffirent à lui faire ralentir le pas à cet endroit, et, conséquence des bonnes habitudes, à la fin de sa vie, elle allait jusqu'à incliner dans la poussière sa vieille tête branlante.

Quelques mois après, *Gribiche*, brillamment enharnachée, attelée à la grosse “ waggin ”, attendait, en jaffant d'impatience et de curiosité, devant le perron de la grande porte . . .

Que vit-elle arriver ? Mon père dont le sourire effleurait les moustaches, puis une femme âgée portant dans ses bras un floconneux paquet blanc. La *Gribiche* inclina son museau vers ce nuage de châles et de dentelles, renifla deux ou trois fois, puis détourna son museau avec dédain. N'avait-elle pas deviné que le petit être qui respirait là-dessous appartenait à satan ? . . .

“ Marche ! ” dit triomphalement mon père pendant que la porteuse, au fond de la voiture, balançait sur ses genoux le fragile poupon. *Gribiche*, tête basse, grimaçante, trottina jusqu'à l'église.

Aux premiers balancements des cloches saluant le nouvel enfant de Dieu, *Gribiche* releva fièrement la tête en rythmant ses piétiments joyeux aux voix sonores du carillon. Le retour fut une véritable allégresse ; la bête, légère comme une gazelle, crinière au vent, clignait de l'œil pour traduire son bonheur

de conduire pour la première fois un ange plus blanc que la neige.

Cinq fois bien comptées,— avant elle, la *Rouge* eut cet honneur — cinq fois, par toutes les saisons, *Gribiche* renouvela ses gestes de répugnance ou d'allégresse, selon qu'elle allait ou revenait de l'église pour un baptême. *Gribiche* le sentait bien, elle entrait dans l'intimité familiale ; chaque évènement l'intéressait, la faisait hennir de joie ou de tristesse.

Plus jeune et plus élégante que sa compagne, la *Rouge*, elle remplissait toujours le beau rôle et se montrait parfaitement consciente de sa dignité. Faut dire aussi qu'elle en avait du génie dans sa cervelle de cheval. Souvent exempte de tirer la charrue ou le tombereau, *Gribiche* était presque toujours choisie pour les promenades en voiture légère. C'est elle qui, chaque semaine, en hiver comme en été, conduisait, avec mon père et ma mère, quelques marmots endimanchés à la grand'messe paroissiale. Elle secouait la queue d'aise en entendant, le long du parcours, ces réflexions enfantines :

Tu me tasses, Eugène. M'man, y fait yenque me pousser.

— Aussi, y s'met les pieds sur mes bottines neuves que j'ai frottées à matin.

— M'man, la petite me cornaille avec son grand chapeau.

— Voyons, les enfants, pensez donc au bon Dieu que vous allez prier à l'église et vous n'aurez pas le temps de vous chamailler."

Tout rentrait dans l'ordre après cette exhortation maternelle et chaque enfant enfonceait la main dans sa poche pour s'assurer qu'il n'avait oublié ni son livre de messe ni son chapelet.

Les promenades des amoureux le soir, les noces, les visites du jour de l'an, voilà qui ensoleillait l'existence de la *Gribiche*. Pour rien au monde elle n'aurait voulu retourner à la ville, depuis qu'elle avait savouré les délices des courses pittoresques à la campagne.

Rien ne la ravissait comme de conduire les "grands" veiller chez leurs "blondes". Elle, qui avait suivi, de si près et avec tant de sympathie, les promenades des amoureux sur la Terrasse, avait une prédilection marquée pour les "jeunesses" qui, en habit de drap, en souliers fins, en chapeau dur, vont voir leurs belles, le dimanche soir. Quelle féerie, en été, de partir aux premières ombres, quand les fenêtres, de chaque côté de la route, se constellent d'étoiles dont les rires lumineux saluent leurs sœurs étincelantes trônant dans les replis profonds du firmament, et l'hiver, quand la lune rayonne sa paisible clarté en vague d'argent où, sur l'ombre dansante des arbres dépouillés, court l'ombre fuyante du bel équipage. Alors, transportée,

La *Gribiche* frissonne,  
Plus fort le grelot sonne,  
Sonne, sonne joyeux  
Sous l'étoile des cieux.

Après la veillée, la *Gribiche* ramenait les gens. Mais la fine bête allait petit train, les oreilles en éventail pour y laisser entrer le récit des émotions qui tombaient, avec une douceur exquise, du cœur et des lèvres des veilleux. La *Gribiche* n'était pas indifférente aux charmes des demoiselles qui ravissaient ses maîtres par leurs beaux atours et leurs solides qualités. Entre "jeunesses" on se comprend !

Et les noces ? Les noces qui l'ornaient de pompons multicolores la faisaient aussi frémir de joie, mais d'une joie moins savoureuse que la veillée des amoureux. Vraiment, les noces, ça passait trop vite, et après ? . . . les chagrins de la séparation : le garçon s'en allait avec sa compagne s'établir sur une terre éloignée. Aussi, ces jours-là, une grosse larme perlée tremblait-elle au bord de la paupière raide de *Gribiche*. Vraiment, elle était de la famille, *Gribiche*.

Sans ombre de tristesse, les visites du nouvel an la transportaient. Pensez donc ! Ornée d'un harnais étincelant com-

me un miroir, traîner une carriole fraîchement vernie où, aujourd'hui, se carraient les grands, où, le lendemain, s'engouffrait, sous les peaux, tout un essaim de marmots rieurs dont les voix étouffées se mêlaient à celles des parents assis au fond de la voiture. Laissant échapper deux nuages de vapeur de ses longs naseaux, *Gribiche* avançait fringante, grisée par la musique des grelots et le crissement de la neige durcie. Les gracieux balancements de son cou élancé traduisaient son triomphe quand, arrivée chez mon oncle François, elle entendait celui-ci dire à mon père : "C'est une saprée belle bête que t'as là." *Gribiche* renaclait ces compliments avec une satisfaction... humaine.

Avec ce tempérament fier, hautain, porté à la vaine gloire, *Gribiche* avait un souverain mépris pour les voyages qui nécessitent un rustique harnais, et, parfois, une sournoise ruade traduisait son mécontentement. Mordre à belles dents le vieux cou poilu de la *Rouge* la faisait ginguer de plaisir. En été, avec un entrain où perçaient la soif de la liberté et l'attrait du fruit défendu, sauter les clôtures pour se faire une juste opinion de l'avoine alléchante du champ voisin lui était une volupté à nulle autre pareille. Mais pourquoi nous arrêter à ces peccadilles ? D'ailleurs *Gribiche* travaillait sur son caractère : les défauts s'affaiblissent dans son âge mûr et disparaissent totalement dans sa vieillesse.

*Gribiche* ! Elle aimait les vastes horizons, les riants panoramas, la musique champêtre. Elle aimait passionnément ses maîtres que, d'un air calin, elle caressait de son long museau. Avec quelle patience elle se laissait étriller ! (Question de vanité peut-être ?) Mais surtout, *Gribiche*, de tout son cœur de cheval, aimait les enfants de ses maîtres. Un bout d'homme de sept ans allait la chercher au clos et elle lui obéissait avec une docilité d'agneau. Vers les plus petits elle inclinait sa belle tête pour lécher leurs mains pleines de sucre et, dans un geste d'amitié, mêlait son crin ivoire à l'ortendre de leur chevelure. On l'a vue un jour, au galop, s'arrê-

ter court devant bébé qui venait de tomber sur son chemin et attendre, pour suivre sa route, que ma mère eût ramassé son cher trésor.

O *Gribiche* ! amie de mes jeunes années, auxiliaire fidèle de mes parents, ton souvenir se mêle, suave comme un zéphir, à tous les événements de ma vie d'enfance. Lorsque je revois les routes grises, l'épaisse frondaison des bois, l'or des moissons, la nappe frissonnante du fleuve qui se déroule sur les bords de la terre ancestrale, lorsque je respire dans le clos où tu dors ton dernier sommeil, l'encens qui monte du calice discret des fleurs champêtres, je redis en mon âme ces simples vers inspirés par ta fidélité et ton dévouement :

Dans cette solitude aimée  
Où coulèrent mes plus beaux jours,  
Feuilles et fleurs, vibrez toujours !  
Que votre chanson parfumée  
Clame bien haut dans l'avenir  
De *Gribiche* le souvenir.

M. de THÉVENET.